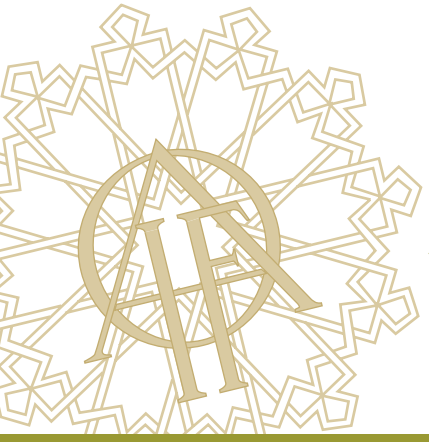
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 28 (1995), p. 1-27

Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser

Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Roland-Pierre GAYRAUD *
avec la collaboration de Sophia BJÖRNESJÖ
et Philipp SPEISER

ISṬABL ʿANTAR (FOSTAT) 1992
RAPPORT DE FOUILLES

Les fouilles se sont déroulées du 15 février au 3 mai 1992 ; elles ont bénéficié de l'assistance de M^me^ Sophia Björnesjö, pensionnaire à l'IFAO, de M^lle^ Laurence Mahiques, étudiante à l'université de Provence, de M. Philipp Speiser, architecte. L'implantation des points topographiques nécessaires aux relevés a été effectuée par M^lle^ Laëtitia Vignau, assistante topographe. MM. Ibrāhīm ʿAbd al-Raḥmān et Samarāt, inspecteurs, représentaient le Service des antiquités.

La zone fouillée se situe dans le secteur sud-ouest de la concession et jouxte à la fois à l'est, la fouille de 1990, et au sud, celle de 1985. Nous avons ouvert une vaste surface d'environ 2 200 m^2, portant ainsi l'aire totale de la fouille à quelque 6 200 m^2 [fig. 1].

Le tracé de l'aqueduc « al-Aṭfīḥī » [1] construit vers le milieu du IX^e^ siècle, nous a semblé incohérent lorsqu'il fut dégagé en 1986 [2]. Lors des fouilles du printemps 1987, nous avons constaté que le mur *qibla* d'une petite mosquée fatimide [3] était strictement parallèle à un segment de l'aqueduc. Celui-ci étant plus ancien que celle-là, il était clair que son parcours évitait une autre construction située sans doute en regard : une mosquée construite au tout début de l'époque abbasside, dans la seconde moitié du VIII^e^ siècle, mise au jour en 1990 [4]. Mais le mur bifurque à nouveau à angle droit vers l'ouest, au lieu de continuer tout droit vers le sud : il a donc évité encore un autre bâtiment. C'est pour vérifier cette hypothèse que nous avons implanté la fouille de 1992 dans ce secteur.

* CNRS-IFAO.

1. « Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1987-1989. Rapport de fouilles », *AnIsl* XXV, 1991, p. 73.

2. Cet ouvrage avait déjà été découvert avant nous : George Scanlon nous a fourni en 1987 un plan d'ensemble de Fostat avec la localisation des différentes zones fouillées à ce jour : l'aqueduc y figure bel et bien. Nous supposions pour diverses raisons que cette fouille avait été exécutée dans les années 50. En 1992 nous en avons retrouvé la trace précise ainsi qu'un indice pour la dater, un fragment du quotidien cairote *al-Ahrām* de mai 1958. Cette recherche s'est bornée à un dégagement à peine plus profond que le nôtre en 1986 ; limitée au parcours de l'aqueduc elle n'a pas touché les zones concernées par ce rapport. Notre trouvaille n'est donc qu'une redécouverte, mais elle a permis au moins une datation et une étude de cet ouvrage hydraulique.

3. « Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1987-1989. Rapport de fouilles », *AnIsl* XXV, 1991, p. 75-76.

4. « Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1990. Rapport de fouilles », *AnIsl* XXVII, 1993, p. 230 fig. 11 et 12.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ce sont en fait deux bâtiments que les fouilles nous ont révélés. Cette nouvelle découverte s'ajoute à un ensemble de constructions abbassides dont les premiers éléments ont été mis en évidence dès 1987 [5], et complète ainsi notre connaissance du site pour cette période. Les bâtiments sont deux enclos funéraires et leur présence, ainsi que celle de la mosquée découverte en 1990, révèle la nature de l'occupation du site à l'époque abbasside : une nécropole. Ainsi après que les quartiers méridionaux de Fostat furent incendiés en 750, aucune habitation n'y fut à nouveau établie. Nous reviendrons en conclusion sur ces enclos et sur ce que leur présence nous enseigne, mais nous aimerions déjà indiquer que cette découverte infléchit l'idée que nous nous faisions de la nature de ce site : la nécropole fatimide de la fin du Xe siècle continue, en l'intensifiant, une tradition qui s'établit dès la seconde moitié du VIIIe siècle. Et le fait que le plateau d'Iṣṭabl ʿAntar n'est plus réoccupé dès la période abbasside n'est pas sans incidence sur l'évolution générale de la ville de Fostat.

LES ENCLOS FUNÉRAIRES.

La datation des enclos funéraires repose sur deux critères différents mais complémentaires. La première constatation est que ces ensembles participent de la même chronologie relative propre au site. En effet, tout comme les deux éléments trouvés les années précédentes – le bâtiment de 1988 et la mosquée de 1990 – ces structures funéraires sont limitées dans le temps par la construction de l'aqueduc. Ceci les situe donc dans une période comprise entre 750 et le milieu du IXe siècle. Encore que la date avancée pour la construction de l'aqueduc ne soit qu'un *terminus* ; rien ne viendrait en effet s'opposer à ce qu'il soit plus ancien d'un demi-siècle. L'idéal serait d'en retrouver la trace dans des textes – lorsqu'il n'est pas encore associé à l'aqueduc d'Ibn Ṭūlūn – mais une telle mention est peu probable. On peut penser que le quartier omeyyade détruit, la zone a pu rester un certain temps inoccupée. Mais le laps de temps entre cet état et la construction de ces grandes tombes n'est sans doute pas très important. Nous suggérons donc de placer l'implantation de la nécropole abbasside dès la seconde moitié du VIIIe siècle.

Le second critère est d'ordre architectural. Il réunit les bâtiments abbassides découverts à ce jour dans un même ensemble homogène. C'est la particularité des fondations de ces bâtiments qui est déterminante : il s'agit de murs en petites pierres aux arêtes vives, liées par un mortier de terre, et dont la disposition est le plus fréquemment en hérisson ou même en *opus spicatum* [6]. La nature de ces fondations diffère totalement de celles de l'époque omeyyade – lorsqu'elles existent – qui sont en briques reposant quelquefois sur

5. « Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1987-1989. Rapport de fouilles », *AnIsl* XXV, 1991, p. 60-61 et 71-72.

6. Ce type de fondations n'a jamais été rencontré par George Scanlon lors de ses fouilles, ainsi qu'il nous l'a dit. Par contre nous avions pu constater la même construction dans des bâtiments mis au jour par Suʿād Māhir (université du Caire) dans une fouille voisine de la nôtre et aujourd'hui disparue.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

des pierres de taille, et surtout de celles de la période fatimide constituées de gros blocs de pierre irréguliers.

Pour une fois ce n'est pas le matériel céramique qui est déterminant. La stratigraphie du site à cet endroit est pratiquement horizontale dans la mesure où émergent au même niveau des éléments fort divers relevant des trois périodes considérées. Certes il y a une accumulation, mais ces divers éléments procèdent plutôt par inclusion. Les bâtiments abbassides sont construits dans des couches antérieures et coupent des murs plus anciens ; ils émergent – du moins tels qu'ils apparaissent de nos jours – au même niveau que des constructions omeyyades. Tout ceci implique de forts bouleversements et des couches de remaniement qui mélangent un matériel anachronique. Ajoutons à cela que ces bâtiments ont eu une vie assez longue puisqu'ils ont été détruits dans le troisième tiers du XI[e] siècle avec la nécropole fatimide. Cependant nous pouvons séparer certaines phases chronologiques en isolant les transformations qu'ont subies ces ensembles funéraires.

Le premier bâtiment funéraire (B5) est situé à l'est de la fouille, dans une zone contiguë à la mosquée abbasside dont il est contemporain. De taille importante, nous n'avons pu le dégager dans sa totalité [fig. 6 et 24]. Il mesure un peu plus de 18 m de largeur et dépasse 26 m de long. Il est orienté dans sa longueur selon l'axe de la *qibla*, mais cette orientation semble plus approximative que celle de la mosquée voisine.

Sans nous lancer dans une description détaillée qui devrait prendre en compte chaque tombe, pièce, puisard et autre drain, nous nous bornerons à faire une analyse rapide de la distribution de l'espace [7]. Le bâtiment n'est donc pas complet : la partie S-E est demeurée enfouie sous les maisons actuelles. D'autre part, l'interprétation de certains murs apparaissant en négatif pose un problème quant à leur rôle et surtout à leur date de construction.

La partie N-E est constituée de plusieurs pièces et se continuait sans doute vers le sud, mais aucune élévation ne subsiste dans cette zone. En revanche on note la présence de drains et de puisards – dont un voûté – qui indiquent qu'ici se situait sans doute les sanitaires du bâtiment. À l'opposé se situe une pièce assez grande (4 × 5,5 m) dont l'usage nous échappe mais qui conserve encore dans un coin, un petit bassin maçonné. Dans cette bande occidentale, on a réutilisé un mur omeyyade en l'incluant dans le dispositif d'ensemble [8]. Ici de nombreuses fosses de pillage et des sépultures « tardives » perturbent la lisibilité du plan, mais il semble que les subdivisions soient peu importantes et qu'on ait 3 ou 4 grandes pièces.

La partie centrale est plus intéressante car on peut mieux la restituer. Elle apporte des renseignements supplémentaires sur les jardins fatimides. À l'ouest prend place toute une installation hydraulique assez sophistiquée composée, pour ce qui nous en reste, de trois

7. Tous les bâtiments mis au jour seront analysés en détail lors de la publication de la fouille.

8. Ce qui montre assez que le délai n'aura pas été très long entre la destruction des maisons omeyyades et la construction des tombes abbassides ; le mur conservait d'ailleurs son enduit blanc.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

éléments successifs. Trois murets parallèles, qui débordent du mur occidental du bâtiment, débouchent sur les restes d'un bassin entouré à l'origine d'un carrelage de pierre. De là on arrive à un autre bassin plus profond, auquel fait suite un grand jardin. La reconstitution de cet ensemble est relativement aisée. Il s'agit d'un dispositif semblable à ce qui a déjà été découvert par Aly Bahgat et Albert Gabriel dans leur fouille [9]. Les trois murs délimitent deux chenaux débouchant sur une petite pièce d'eau allongée ; de là l'eau coule par une conduite de plomb dans un bassin. Il faut remarquer que les deux écoulements canalisés par les trois murs étaient sans doute reliés à une source d'alimentation extérieure au bâtiment, mais qui a aujourd'hui totalement disparu. On note cependant un peu au nord toute une installation, avec bassin plat et puisard dont la présence ne peut être expliquée par aucun des deux bâtiments B5 et B6 [fig. 4] ; cet élément ainsi que l'installation de B5 et le bassin de B6 montre qu'il y avait dans le secteur une alimentation en eau. Sous quelle forme ?...

Le jardin qui suit cette installation aquatique est sans doute le plus grand que nous ayons trouvé sur le site, avec celui de la grande tombe fatimide [10] dégagée en 1990 [fig. 8 et 24]. Il s'étend sur une surface d'environ 51 m^2 – c'est un rectangle qui mesure 8,50 × 6 m – ce qui en fait un élément d'agrément important, surtout si on considère que nous nous trouvons dans un enclos funéraire. Il est constitué d'un remplissage de limon du Nil ceinturé par des murs épais qui s'enfoncent très profondément, jusqu'à la roche. Il y a là un soin tout particulier porté à la construction de cet ouvrage, et un souci évident de conserver à la terre toute son humidité. Dans l'angle N-E subsiste un tronc de palmier adulte, mais il est difficile de dire quelles étaient les autres plantes qui poussaient là ; les textes nous renseigneraient sans doute sur ce sujet, plus sûrement qu'une étude des pollens conservés dans la terre [11].

Au-delà du jardin se trouvent des tombes dans un espace limité par des murs enduits, mais qui n'a pu être reconnu sur toute sa longueur, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ces tombes sont au nombre de six, et au moins deux d'entre elles sont encore intactes. Le sol qui les entoure était revêtu d'un mortier blanc conservé pour l'essentiel [fig. 7]. Ces tombes sont des caveaux construits en briques et fermés par des poutres recouvertes d'une grande natte [fig. 9] ; les parois intérieures sont enduites de plâtre. Ce sont toutes des inhumations collectives, et bien que nous ne les ayons pas encore fouillées [12], mais seulement

9. Aly Bahgat et Albert Gabriel, *Fouilles d'Al Fousṭāṭ*, Paris, 1921 : maison III, p. 52-53 et maison VI, p. 66-67.

10. « Isṭabl ʿAntar (Fostat) 1990. Rapport de fouilles », *AnIsl* XXVII, 1993, p. 226-227.

11. Une telle analyse nous semble faussée dès le départ, compte tenu de la nature particulière de ces sédiments : nous aurions sans doute tout un catalogue de plantes drainées par le Nil depuis le lac Victoria et les plateaux éthiopiens, sans oublier celles des rives du fleuve à Fostat même.

12. L'étude anthropologique des sépultures d'Isṭabl ʿAntar sera faite par François Paris (Orstom) lors de la saison de printemps 1994.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Isṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dégagées en surface, on peut avancer que trois à six personnes sont enterrées dans chaque tombe. Elles ont été en général pillées et passablement détruites par le creusement de tranchées, mais le plus souvent les pillards se sont arrêtés lorsqu'ils ont pris conscience qu'il s'agissait de tombes musulmanes, sans mobilier. Cela a cependant suffi à faire disparaître toute trace de leur superstructure, et donc à nous empêcher d'avoir une idée de leur apparence. Elles étaient sans doute proches des tombes fatimides ou ayyoubides encore visibles dans l'actuel Qarāfa, à condition que celles-ci soient dans leur état d'origine : un parallélépipède recouvert de marbre blanc à décor épigraphe. La disparition du matériel lithique – décor et inscription – ne nous permet pas d'avoir une idée précise de la qualité des personnages inhumés, ni du moment exact où ils furent enterrés.

La chronologie de cet enclos s'étend de la seconde moitié du VIII^e^ à la fin du XI^e^ siècle. Cependant, certaines transformations indiquent qu'il y a sans doute eu une rupture dans l'utilisation du lieu, et peut-être même changement de propriétaires. Ce qui nous fait dire cela est la présence de deux tombes dans la partie occidentale, sous l'installation hydraulique. Ainsi le premier bassin est-il construit sur une grande tombe très profonde, bâtie en briques cuites – qui ont en grande partie disparu – et qui a coupé des murs de l'habitat omeyyade. Cette tombe a été pillée en même temps que le bassin qui était sur elle, mais on a pris tout de même soin de replier dans un coin la natte qui la recouvrait [fig. 8]. Une autre tombe – individuelle – se trouve sous le petit bassin qui fait suite à l'est. Au fond, s'il n'y avait pas eu pillage, les bassins auraient été entiers et nous n'aurions pas vu ces deux sépultures. Il semble donc qu'à l'origine les inhumations aient été situées dans la partie occidentale de l'édifice. L'ensemble des tombes à l'est du jardin est une extension, sans doute de l'époque fatimide. Il est bien entendu toujours possible de faire des observations sur des reprises d'appareil et en déduire une chronologie relative de construction. En fait, c'est ici très aléatoire car la structure interne des murs est de médiocre qualité et assez hétéroclite, ils n'étaient pas destinés à être vus ainsi, mais recouverts d'enduit blanc et décorés de stucs ou de peintures. De surcroît il faut rappeler que certains murs ont disparu et n'apparaissent que sous forme de négatifs, et que d'autres sont des remplois d'éléments plus anciens.

Il est toujours difficile de connaître la mentalité d'un homme du passé et d'extrapoler ses réactions face à certaines questions, morales ou métaphysiques notamment. Mais il nous semble tout aussi difficile d'admettre que ces tombes étaient encore connues lorsque les bassins furent construits. Il y a là une sorte de sacrilège par rapport à ces défunts, qui semble exclure que la même famille ait possédé cet enclos sans discontinuité : on oublie rarement l'emplacement de la tombe d'un parent. Nous verrions donc plutôt deux possibilités : l'enclos est resté longtemps inemployé et on a oublié jusqu'à l'existence des tombes précédentes ; ou alors l'enclos a changé de propriétaires, et ceux-ci ont réaménagé l'ensemble en faisant place nette des tombes déjà établies, du moins de leur superstructure. Nous pencherions plutôt pour la première solution, qui implique bien sûr un hiatus chronologique. Cet enclos a une vie de plus de trois siècles. À elles-deux, ces tombes contiennent 5 ou 6 squelettes, ce qui est peu par rapport à celles de l'extension orientale.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

S'il y a là une première utilisation, elle n'a pas dû être très longue. La famille d'origine a pu s'éteindre et l'enclos laissé à l'abandon pendant un certain temps avant d'être repris par de nouvelles personnes. Nous en sommes donc réduits à des hypothèses.

Le second bâtiment funéraire (B6) est situé à l'ouest de la fouille. Il a été dégagé dans sa totalité ce qui a permis d'en mieux comprendre l'organisation et l'évolution [fig. 10 et 25]. Si pour la mosquée abbasside et le bâtiment B5, l'aqueduc se contentait de longer un des murs de ces édifices, il suit ici très exactement le tracé des murs nord et ouest de B6 [fig. 2]. Ceci permet d'ailleurs de dire que dans le voisinage immédiat, il n'y a eu aucune construction abbasside à l'ouest de l'aqueduc, ce qu'ont effectivement montré les dégagements effectués en 1988, 1990 et 1992.

Comme pour le bâtiment B5 nous limiterons notre description à l'essentiel. Tel qu'il se présente à nous aujourd'hui, c'est un quadrilatère irrégulier de 17 m de large sur 20,50 m dans sa plus grande longueur, qui couvre une surface de plus de 335 m^2. Il s'agit donc d'un bâtiment de taille importante [13].

Ce *ḥūš* funéraire se subdivise en trois zones bien distinctes. Bien que la partie nord du bâtiment soit davantage détruite, on note qu'elle était constituée de pièces de petites dimensions et d'une installation sanitaire : un puisard dans l'angle N-W et un drain avec restes de latrines dans l'angle N-E, s'écoulant dans un puisard extérieur au bâtiment. Ce double aménagement s'explique sans doute par une modification du bâtiment au cours du X^e siècle. En effet on constate que la bande orientale est un rajout : à cet endroit, le mur original a été arasé pour faire place à une extension. On remarque aussi, parallèle à ce mur, la base d'une tombe soigneusement nivelée – il ne s'agit pas là d'une destruction consécutive au pillage – dont le ou les occupants ont pu être réinhumés ailleurs (tombe 23). On a donc ainsi réaménagé tout un espace à l'époque fatimide, en y incluant un bassin [14] polylobé [fig. 20] entouré d'une cour dallée et d'un petit jardin.

Un grand espace funéraire sans doute à ciel ouvert, occupe plus du quart occidental du bâtiment [fig. 11]. Ici ont été dégagées 6 tombes de tailles variables. La tombe d'origine [fig. 12] occupe une position centrale. De grande taille, elle était voûtée et implantée très profondément dans le sol. Elle contient encore 6 squelettes et a souffert des divers pillages dès la fin du XI^e siècle. On y accède par un escalier ouvert sur sa face nord [fig. 13] tout comme les tombes 12 et 24 du même type. La tombe 24 [fig. 18] montre bien le départ de la voûte en berceau plein cintre et l'aspect soigné de la chambre dont les murs de briques sont enduits de plâtre bien que le sol reste en terre – il n'est jamais bâti. Cette tombe était vide et nous ne savons pas si elle a jamais contenu des corps. C'est un autre aspect des

13. Pour mémoire, la mosquée abbasside trouvée en 1990 ne couvre guère qu'une surface de 260 m^2.

14. Bassin comparable à celui mis au jour en 1989, lui aussi dans un bâtiment abbasside (« Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1987-1989. Rapport de fouilles », *AnIsl* XXV, 1991, pl. XIa et b).

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pratiques funéraires qui nous est apparu clairement cette année. Il s'agit là sans doute d'une tombe « en attente ». Nous en avons trouvé une qui ne laisse aucun doute à ce sujet. Située dans l'espace compris entre les deux bâtiments funéraires, la tombe 9 [fig. 5] est indubitablement une sépulture individuelle : sa forme, ses dimensions ainsi que son orientation le confirment. Elle était de plus recouverte en surface par une grande natte du même type que celles qui sont utilisées dans d'autres tombes. Cependant elle n'a jamais été utilisée. Cette pratique des tombes « en attente » est encore courante aujourd'hui ainsi que nous l'ont confirmé des Égyptiens de tous milieux avec qui nous en avons discuté [15].

La tombe 12 ne contenait qu'un seul corps [fig. 19], lequel était allongé contre la paroi orientale. Il y a là un indice intéressant qui montre que dès le départ un mort est disposé en prévision d'autres inhumations. C'est ce que nous révèle aussi la tombe 11 [fig. 15]. Nous avions déjà remarqué ces corps poussés contre la paroi orientale, dans une tombe annexe à la mosquée fatimide découverte en 1987 [16]. La bonne conservation relative de la tombe 12 permet d'en restituer l'état original [fig. 26]. Elle était située dans une pièce aux murs blancs, séparée donc de la cour au milieu de laquelle se trouve la grande tombe. Elle devait se présenter pour sa partie visible sous la forme d'un parallélépipède blanc, assez bas et sans doute pourvu de plaques épigraphiques sur trois de ses côtés. L'enlèvement de ces éléments – en marbre ? – expliquerait assez le fait que son pourtour est détruit et laisse apparaître l'extrados de la voûte, alors que le sommet est encore partiellement pourvu de sa couverture. L'escalier [fig. 17] n'était pas visible car il était recouvert de terre, et la porte du caveau auquel il donnait accès était muré avec des briques crues sans mortier. Le remplissage de l'escalier pouvait être recouvert de planches, ainsi que l'indiquerait la présence d'un décrochement horizontal au sommet des deux murs latéraux. On remarque que le sol entourant la tombe était, comme les murs, enduit de plâtre – ce qui était aussi le cas pour la cour centrale du bâtiment. Les murs ne sont pas conservés sur une hauteur suffisante, ou lorsqu'ils le sont, les enduits ont disparu ; il n'est donc guère possible de savoir s'ils étaient décorés, mais nous en doutons. La conservation des murs nous a d'ailleurs fourni matière à réflexion sur le degré de pillage qu'ont eu à subir ces constructions. Ainsi le mur occidental de B6 n'existe-t-il plus. La profonde fondation de petites pierres est bien en place, mais elle supporte un mur de terre brute – pas de boue séchée, mais de simple sédiment. Il nous a fallu y regarder de près pour nous apercevoir qu'il était en briques et que celles-ci ont totalement disparu, à l'exception de leur empreinte dans le plâtre [fig. 22]. Le « mur » que nous avions dégagé était en fait le comblement du négatif du vrai mur, qui apparaissait à la fouille en positif. À côté se trouvent pourtant des murs encore hauts dont

15. Les familles qui jouissent d'une certaine aisance matérielle ont un caveau qui comprend plusieurs tombes, ce qui est comparable, toute proportion gardée, au bâtiment B6 et à la tombe 24. Celles d'un milieu beaucoup plus modeste doivent se contenter de tombes individuelles comme la tombe 9, il en va ainsi pour certains des ouvriers travaillant avec nous.

16. « Isṭabl ʿAntar (Fostat) 1987-1989. Rapport de fouilles », *AnIsl* XXV, 1991, p. 77-78 et pl. XIIb.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Isṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

on a négligé les briques. Cela permet de comprendre le déroulement et la nature du pillage. Si les éléments nobles (marbres, boiseries, pierres de taille) ont tous disparu ou presque, les matériaux plus triviaux (briques cuites ou crues, moellons) font l'objet de « sondages », c'est-à-dire d'un pillage ponctuel mais systématique, et certainement individuel.

Le mort de la tombe 12 diffère de ceux que nous avions trouvés jusqu'alors, mais il ne semble pas que cette différence résulte de la chronologie. Il ne convient pas d'opposer une pratique – abbasside – à une autre – fatimide : les choses sont plus complexes. Ce mort est emmailloté dans un ou plusieurs linceuls [fig. 19], alors que jusqu'à présent nous n'avions que des squelettes sans aucun matériel, qui laissaient supposer que le corps avait été enterré nu [17]. Un autre « détail » nous a surpris en ouvrant le linceul, c'est de constater que la tête et le bassin étaient entourés par un molleton de coton brut : il y a là une indication sur laquelle nous reviendrons. Le mort de la tombe 10 [fig. 21] est en tout point comparable. Il s'agit d'une inhumation en pleine terre située à l'extérieur du mur occidental de B6. Bien que ne faisant pas partie de ce complexe funéraire, cette tombe s'en rattache par la proximité, la chronologie et peut-être par des liens personnels que nous ignorons. Il peut s'agir de quelqu'un placé ici pour bénéficier de la *baraka* de personnages importants, ou plus simplement d'un domestique de cette famille.

Si le bâtiment B6 a révélé trois tombes voûtées [18] d'un type original, il s'y ajoute aussi deux caveaux plus classiques formés d'une chambre recouverte de planches, l'un dans l'angle S-E, de grande taille (tombe 14), l'autre plus petit, qui lui est diamétralement opposé, vers le milieu de la paroi occidentale (tombe 11), [fig. 14 et 15]. On voit donc qu'il n'est pas possible a priori d'induire ici un ordre chronologique d'une typologie. Ces caveaux appartiennent en effet à la même période, et si l'on suppose une antériorité à la grande tombe centrale (tombe 22), on ne peut pour autant échelonner la construction des autres tombes Si la tombe 24 n'a pas connu d'occupant, on peut tout au plus suggérer qu'elle est la plus récente, ce qui ne simplifie rien puisqu'elle est voûtée comme la plus ancienne. De plus, on ne constate pas ici de hiatus dans l'utilisation du bâtiment contrairement à B5, et il faut donc convenir que ce *ḫūš* a fonctionné pendant trois siècles. La multiplicité des tombes peut s'expliquer en partie par la séparation des sexes ou des générations. Mais il faut sans doute y voir aussi la nécessité d'avoir plusieurs tombes « en activité ». De nos jours, il faut attendre une dizaine d'années avant d'inhumer un nouveau mort dans un caveau, cela implique donc une sorte de rotation des tombes.

17. Même si cette pratique est tout à fait contraire aux rites musulmans, la constatation de ce fait est probante. Nous avons suffisamment d'éléments organiques très bien conservés sur ce site, jusqu'aux plus fragiles d'entre eux, pour écarter l'hypothèse de la destruction d'un linceul. De plus les tombes de 1992 montrent bien que celui-ci se conserve lorsqu'il existe. Voir sur la théorie des inhumations : Rāġib Yūsuf, « Structure de la tombe d'après le droit musulman », *Arabica* XXXIX, 1992, p. 393-403.

18. À l'est de la tombe 12, une petite tombe (13) pourrait être elle aussi voûtée ; elle est en tout cas entièrement maçonnée et intacte. Nous pensons la fouiller lors de la saison 1994. C'est peut-être une tombe d'enfant.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl 'Antar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les vestiges de la ville omeyyade apparaissent en nombre sur toute la partie méridionale de la fouille et entre B5 et B6. L'étude en sera poursuivie ultérieurement. Nous avons préféré nous concentrer sur deux éléments de cette période situés à l'ouest de l'aqueduc. En premier lieu il s'agissait d'avoir le plan complet d'une maison – apparue en 1987 – sur laquelle s'appuie l'angle de l'aqueduc [fig. 3]. Rappelons que cette maison date dans son état originel de la seconde moitié du VII^e^ siècle. Elle a été modifiée et subdivisée par la suite avant d'être détruite en 750 comme tout le site.

Le second élément est plus exceptionnel. Il s'agit d'un grand mur rectiligne en briques cuites dont nous avions déjà reconnu un segment en 1988. Il a été bâti dans la première moitié du VIII^e^ siècle et se rattache donc au deuxième état de la ville omeyyade. Abondamment pillé, il conserve toutefois assez de briques pour qu'on en reconnaisse le parcours. Nous avions pensé à un aqueduc [19], mais cette hypothèse était alors trop ténue pour être formulée ; ce n'est plus aujourd'hui le cas. Nous avons vu qu'une fois contourné les différentes constructions abbassides, l'aqueduc d'al-Aṭfīḥī semble partir en droite ligne vers le sud : c'est exactement le tracé que suivait l'aqueduc omeyyade, à ceci près qu'il continuait, sans bifurquer, vers le nord [fig. 23]. La datation archéologique de cet ouvrage pourrait le rattacher aux grands travaux effectués à l'initiative du gouverneur omeyyade ʿAbd al-ʿAzīz b. Marwān, mais cela n'est qu'une supposition. Par contre il semble que les restes d'une *sāqiyya* sur les flancs du plateau d'Isṭabl ʿAntar soient à mettre en relation avec ce premier aqueduc et non pas seulement avec l'ouvrage du IX^e^ siècle.

CONCLUSIONS.

Cette nécropole qui naît dans les premières années de l'Empire abbasside nous apporte des renseignements de première importance qui dépassent le cadre étroit de la fouille et de sa simple analyse. Depuis 1985 cette recherche a fourni des éléments d'une diversité telle qu'il n'est pas toujours possible d'en faire mention dans un rapport synthétique. Si une fouille est un constat plus ou moins bien fait, il nous appartient d'aller au-delà de l'inventaire, d'être attentif à des détails et d'énoncer ce que certaines trouvailles induisent. Il y a donc toujours un risque à extrapoler hors de sa spécialité, et donc de ses compétences.

Lorsque nous aurons mené à bien la campagne de fouille du printemps 1994, nous aurons une vue plus précise de la nécropole fatimide et des tombes antérieures. Il sera alors temps d'étudier à la fois cet urbanisme et cette architecture funéraires, les rites

19. Ce ne pouvait être un simple mur de maison : il était trop épais et trop long déjà, et ne comportait ni mur de refends, ni retour. Il n'était pas assez épais non plus pour appartenir à une muraille et on sait par ailleurs que Fostat n'a jamais été fortifiée à cette époque. En fait nous pouvons maintenant avancer la présence d'un troisième aqueduc, d'époque fatimide celui-là : c'est un grand mur dont il ne nous reste que peu de choses, et qui traverse la totalité des fouilles.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Isṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'inhumation ou l'anthropologie des squelettes. Pour la première fois il est possible d'étudier un ensemble funéraire aussi ancien pour l'époque islamique. Il ne s'agit pas en effet de tombes individuelles découvertes au cours d'une fouille comme ce fut le cas par exemple, à Kôm al-Dikka (Alexandrie). On voit que la nécropole s'est créée au fil des années dans une zone perdue pour l'habitat. Pourquoi les habitants ne se sont-ils pas réinstallés sur ce plateau après que leurs maisons aient été détruites par l'incendie de 750 ? Sans doute parce que le gouverneur abbasside d'Égypte, ayant installé le centre de son administration dans la partie septentrionale de Fostat, la ville a commencé son lent déplacement séculaire vers le nord dès cette époque. Nous supposons que la nécropole omeyyade se trouvait plus à l'est, au pied du Muqaṭṭam et s'étendait jusqu'à la partie orientale du plateau, dans la zone connue sous le nom de ʿAyn al-Ṣīra. Beaucoup de stèles provenant de ce lieu montrent une persistance de la population d'origine yéménite, population à qui avaient été concédées des terres (*ḫiṭaṭ*) sur le plateau d'Iṣṭabl ʿAntar. Cependant ces stèles sont postérieures d'un siècle ou deux à l'époque omeyyade, cela indiquerait une tradition dans le choix du lieu d'inhumation. D'ailleurs lorsque nous avons assisté à la destruction brutale de cette importante nécropole [20] à l'automne 1991, nous avons pu en tirer un certain nombre d'informations. Ainsi nous avons pu constater qu'il n'y avait aucune trace de constructions ; il est alors possible d'en déduire que la ville omeyyade ne s'étendait pas aussi loin vers l'est, du moins pour ce qui concerne les quartiers méridionaux. De même, c'est ce qui nous fait suggérer que cette zone a pu être dès cette époque un cimetière.

Si les stèles funéraires de ʿAyn al-Ṣīra ne sont pas omeyyades, par contre elles sont contemporaines de notre nécropole. Nous avons vu ces tombes. Il s'agit exclusivement d'inhumations individuelles, sans aucune trace de monument, voire même de simple construction. Ce sont des tombes en pleine terre que signale une natte. Elles sont donc plus proches des canons de l'Islam. Il ne faudrait pas en déduire pour autant que c'étaient là des tombes de pauvres. Outre le fait qu'elles étaient très nombreuses, ces tombes étaient pour beaucoup d'entre elles munies d'une stèle, souvent en marbre, qui montre qu'il s'agit en fait de tombes « normales ». Ce sont les nôtres qui sont exceptionnelles. Exceptionnelles par leur taille, leur architecture et leur conception. Exceptionnelles aussi par leur localisation et leur durée d'utilisation. Faute d'une inscription qui aurait permis d'identifier certains défunts, il nous faut nous reporter au contexte social de l'époque. La richesse ne suffit pas à posséder de telles sépultures, qui sont l'apanage des émirs ou de personnages vénérés pour leur sainteté ou leur savoir. Dans le cas qui nous occupe il s'agit à coup sûr de

20. Bien que cette nécropole ait fourni un nombre considérable de stèles – aujourd'hui conservées pour la plupart au Musée islamique – et qu'elle ait été par là-même considérée comme « connue », aucune étude n'y a jamais été entreprise. Il semblerait que trop d'épigraphistes se contentent d'une inscription sans prendre en compte la tombe elle-même. Le malheur est que cette nécropole, la plus ancienne du Caire, a maintenant disparu et que son contenu a été jeté aux ordures.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

familles appartenant à l'aristocratie militaire, à la classe dirigeante [21]. La localisation, loin de ʿAyn al-Ṣīra, nous incite aussi à penser qu'il y a là une distance qui n'est pas que d'ordre géographique. Il faut y ajouter ce que nous savons de la nécropole fatimide : l'étude de celle-ci a montré la qualité hors du commun des villas funéraires et leur appartenance probable à la famille califale. Cela peut expliquer *a posteriori* que ces grands édifices fatimides ont été construits dans une zone où existaient déjà des tombeaux de l'aristocratie égyptienne, marquant alors jusque dans la mort une ultime ségrégation.

À l'époque abbasside l'occupation du sol n'est pas intensive : les tombes sont séparées par des zones vides. Ce ne sera plus le cas à l'époque fatimide et toute la surface disponible est utilisée. Cependant comme nous avons constaté qu'aucune tombe n'existe dans la partie méridionale d'Iṣtabl ʿAntar [22], cela signifie qu'on a intensifié les constructions sur un même point sans chercher à s'étendre plus au sud.

Les deux complexes funéraires abbassides montrent une utilisation sur une longue période, même si l'un d'entre eux a connu une interruption. Nous partons du principe que ces *ḥūš* sont des enclos familiaux, rien ne le prouve en fait. Cette hypothèse reste à démontrer, mais cela est aujourd'hui possible sans le secours des textes, qui font ici défaut et sans doute avec plus de sûreté. Nous pensons effectuer sur les squelettes des recherches sur l'ADN ancien, et déterminer ainsi pour chacun d'entre eux une carte génétique. Il serait alors possible de connaître la filiation des morts et d'avoir une sorte d'arbre généalogique. Cela devrait ainsi donner une chronologie relative des inhumations, si on la combine avec l'étude physique des squelettes et l'estimation de leur âge. Dans le cas de l'enclos B5, on pourrait ainsi savoir si les morts de la première phase sont étrangers à ceux de la seconde, ou s'il existe des liens de parenté. Il nous semble que nous avons là une sorte de cas d'école pour ce type de recherche, et nous espérons que cette enquête pourra être menée à bien.

La nécropole de ʿAyn al-Ṣīra a livré un nombre considérable de corps ; tous ceux que nous avons pu voir étaient enveloppés dans un linceul ainsi que l'était celui qui occupait la tombe 12. Comme lui, ils étaient tous pourvus d'un molleton de coton brut autour du cou et du bassin. Cela fait beaucoup de coton brut pour un pays qui n'est pas censé en produire à cette époque, la seconde moitié du VIII^e^ siècle. ou au plus tard le début du IX^e^ siècle. Nous avons donc été amené à nous intéresser au problème du coton en Égypte, un sujet sur lequel nous ne savions que ce qu'en disent les publications consacrées aux tissus. Ce que nous écrivons ici n'est que le point de départ d'une recherche que nous

21. Il faut sans doute écarter les gouverneurs abbassides qui restaient trop peu de temps pour faire souche.

22. Les fouilles de 1985 sur le kôm 1 ont montré cela, ainsi que des prospections faites sur le plateau : rien n'a succédé ici à l'habitat omeyyade, de ce fait mieux conservé.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣtabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

comptons bien approfondir, il convenait de le souligner. Nous en étions restés au fait que le coton est importé en Égypte, sous forme de filé ou d'étoffe pour les périodes qui nous intéressent. L'Égypte exporte du lin et importe du coton, c'est le schéma généralement admis [23].

Écartons tout de suite une objection : le coton dévolu à l'usage funéraire à ʿAyn al-Ṣīra et à Iṣṭabl ʿAntar ne peut pas avoir été importé. Outre le fait qu'il se présente sous sa forme brute, il est utilisé en trop grande quantité pour qu'on puisse songer à cela. Par principe, une importation est plus coûteuse qu'un produit local, on voit donc mal que ce produit ait été introduit pour un tel usage. *A contrario* cette utilisation banale laisse penser que le coton est un produit assez courant. Tout cela implique bel et bien que le coton était cultivé en Égypte dès l'époque abbasside, mais cela n'est pas restrictif : compte tenu du caractère fortuit de cette découverte, d'autres pourront, ailleurs, mettre en évidence des témoignages plus anciens. Ces témoignages existent dans les textes, mais il semble qu'on n'en ait pas tiré toutes les conséquences. Ainsi Naphtali Lewis a pourtant déjà signalé des papyrus du IIe siècle qui mentionnent en Égypte l'existence du coton [24]. Cependant l'auteur ne précise pas – les papyrus le font-ils ? – si le coton égyptien est à l'état natif ou s'il a été acclimaté. Il existe une variété de coton africain, peut-être était-elle présente en Égypte. Mais nous savons la différence qui existe entre l'existence d'une plante, son entretien, sa sélection, sa culture et enfin son perfectionnement. Tous ces degrés sont ceux qu'a suivis l'agriculture lorsqu'elle est apparue.

La présence de coton dans des tissus islamiques trouvés en Égypte est connue depuis longtemps. Le débat – déjà ancien – tourne sur le fait de savoir, d'après la torsion du fil en S ou en Z, s'il s'agit d'une production locale ou d'une importation [25]. Enfin dans une publication récente, Georgette Cornu semble penser que le coton était aussi tissé en

23. Voir par exemple : R. Pfister : *Les toiles imprimées de Fostat et de l'Hindoustan,* Paris, 1938. Dans ce dernier ouvrage l'auteur est catégorique : « ...Des toiles, tissées à l'étranger, font leur apparition [en Égypte] au Xe siècle... Tout le monde sait que la grande culture du coton en Égypte qui, aujourd'hui est à la tête de la production mondiale, date du XIXe siècle. Il ne paraît pas que même à la fin du Moyen Âge l'Égypte ait fourni des quantités appréciables de cette fibre » (p. 12). Pfister est sans doute ici un peu excessif dans ses affirmations. Il reste cependant une référence pour qui étudie les tissus, et sa connaissance des techniques était grande.

24. Naphtali Lewis, *Life in Egypt under Roman Rule*, Oxford, 1983 : « ...It was thought till recently that cotton was introduced from India much later than the Roman era, but three papyri in the Michigan collection have produced the evidence that cotton was not only used but even grown in Egypt at least as early as the second century » (p. 53).

25. Voir R. Pfister « L'introduction du coton en Égypte musulmane », *Revue des Arts asiatiques* XI, 1937, p. 167-172, et Carl Johan Lamm, *Cotton in Mediaeval Textiles of the Near East*, Paris, 1937. Lamm signale un certain nombre de textes indiquant le coton comme une production égyptienne et nubienne (p. 240-244). De même le coton est-il mentionné comme culture égyptienne au XIIe siècle : Claude Cahen et Yūsuf Rāġib, *Kitāb al-Minhāǧ fī ʿilm ḫarāǧ miṣr* d'Abū l-Ḥasan ʿAlī b. ʿUṯmān al-Maḫzūmī, *Suppl. AnIsl* 8, 1986 ; d'autres sources encore en parlent, comme Ibn al-Mammātī par exemple.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Égypte [26]. Sans entrer dans une polémique entre confrères exerçant leurs recherches dans des domaines différents, nous ne pouvons faire l'impasse d'une remarque méthodologique. En parcourant la littérature relative aux tissus, il nous est apparu en premier lieu que la totalité des pièces viennent de collections, c'est-à-dire qu'elles sont coupées de tout contexte archéologique. Il faut donc les resituer d'après une typologie, et celle-ci semble établie sur un modèle qui nous a paru très rigide : à l'Égypte la torsion du fil en S, à l'Orient celle en Z, ici le lin, là le coton. Appliquée à des objets sans contexte une telle démarche se contente de reproduire un modèle. Si on avait par exemple, appliqué une grille similaire à l'étude des céramiques... C'est aussi faire peu de cas du contexte historique et du déplacement des techniques et des techniciens. Est-ce que des artisans irakiens installés en Égypte continueraient à filer à l'irakienne ou se mettraient-ils à la mode locale ? Sans aller plus loin dans ces remarques, nous nous bornerons à dire que la trouvaille de coton à Iṣṭabl ʿAntar et à ʿAyn al-Ṣīra est un fait ; les hypothèses ne commencent qu'avec l'interprétation qu'on en donne.

La présence de coton sous sa forme brute appelle d'autres remarques. Nous avons constaté – en l'occurrence Georgette Cornu – que la plupart des tissus abbassides de la fouille sont en lin. De même dans les deux nécropoles, c'est la matière des linceuls. Alors à quoi pouvait bien servir ce coton ? On peut penser à des usages artisanaux divers. Avec quoi étaient bourrés les matelas abbassides ? Les artisans se servaient-ils de coton pour lustrer un objet ? On peut passer en revue beaucoup d'activités qui nécessitent l'utilisation du coton brut. Un domaine artisanal a davantage retenu notre attention, c'est celui du papier qui se diffuse dans le monde arabe à l'époque abbasside. En principe le papier de ces époques est plutôt à base de lin ou de chiffon, mais il serait opportun de faire quelques analyses sur les papiers trouvés en fouilles. Ils sont, il est vrai un peu plus tardifs (XI[e] siècle) et la technique a pu évoluer.

Pour en finir avec le coton, nous mettrons en évidence ce qu'un détail archéologique aussi infime peut entraîner. Si l'on accepte l'idée d'une culture assez importante, et au-delà de la production de tissus et de ce qu'elle implique, c'est le paysage agricole égyptien de cette époque qui s'en trouve changé.

26. [Coll.] *Tissus d'Égypte. Témoins du monde arabe. VIII[e]-XV[e] siècles. (Collection Bouvier)*, Genève, Paris, 1993. Georgette Cornu écrit à la p. 12 : « ...L'emploi du coton pour une des trames du décor invite certains à les situer en Iraq ou en Iran, mais cette trame d'un emploi très limité est de torsion S comme les laines, ce qui est la torsion prédominante en Égypte, alors que dans les provinces orientales, elle est en Z. Les caractéristiques techniques semblent donc plutôt en faveur d'une attribution à l'Égypte » (à propos de la pièce n° 23 datable du IX[e] siècle). Nous nous permettrons de souligner aussi la « torsion *prédominante* en Égypte » : en existe-t-il une autre, en Z ?

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

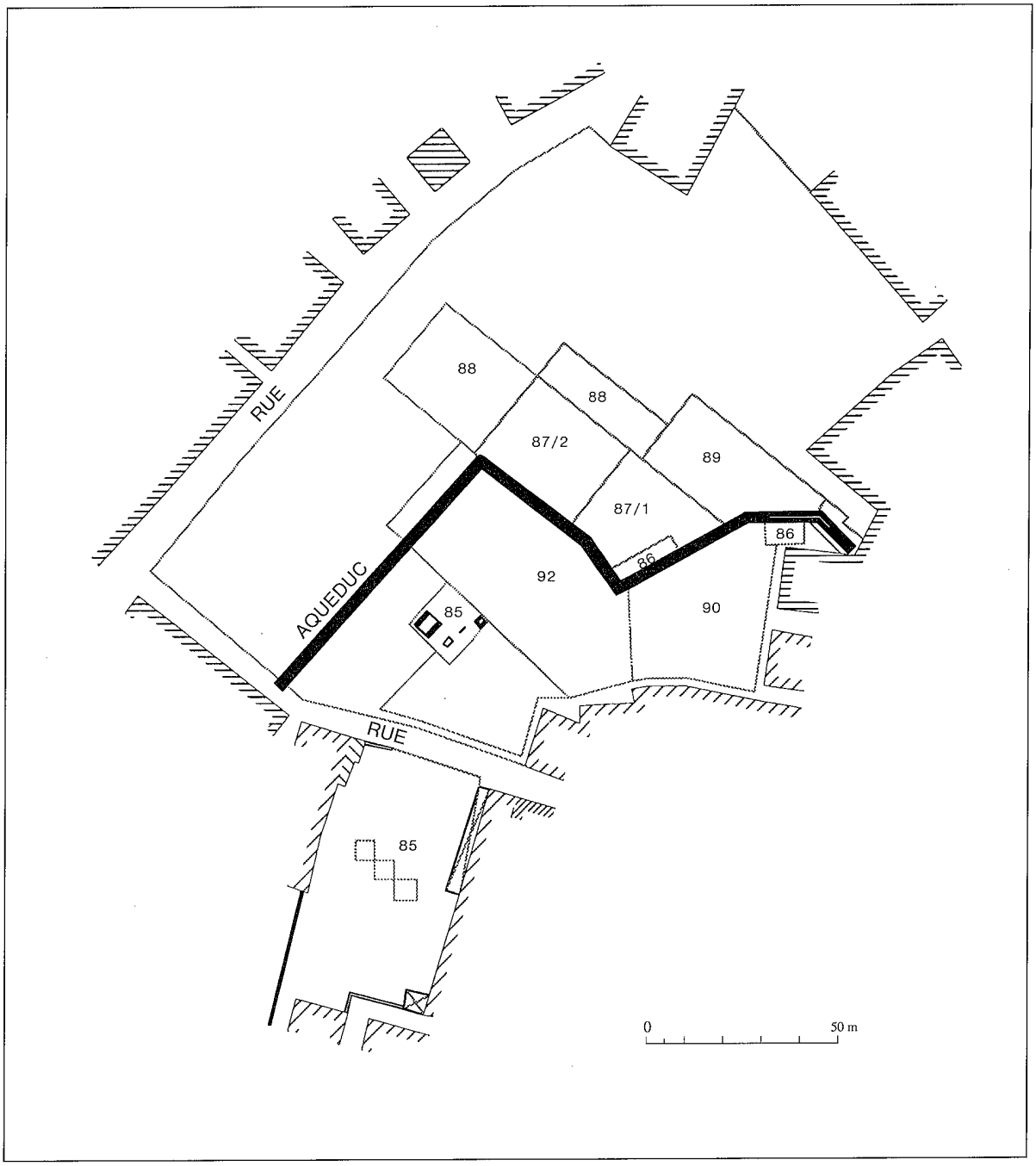


Fig. 1. Plan.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 2. L'aqueduc contourne le bâtiment B6.





Fig. 3. L'aqueduc fondé sur les vestiges d'une maison omeyyade.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 4. Installations hydrauliques entre B5 et B6.



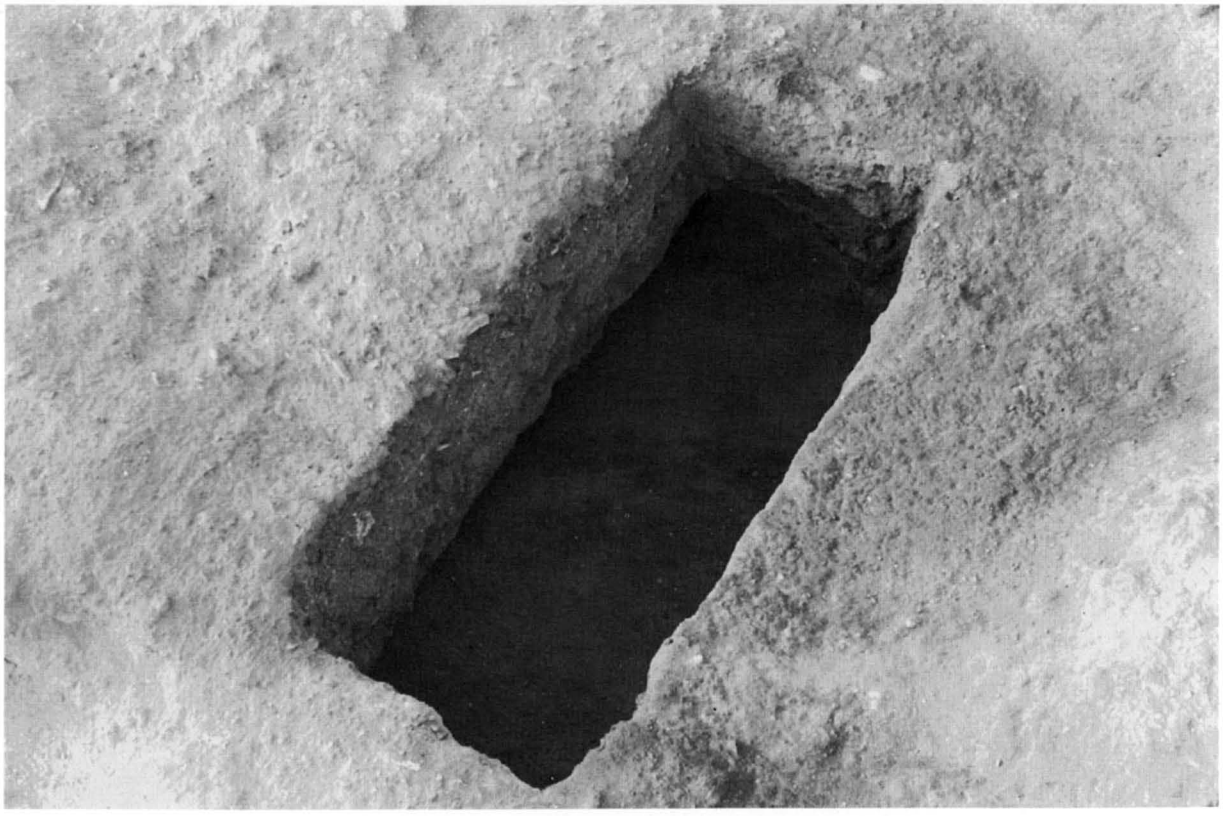


Fig. 5. Tombe « en attente » (tombe 9).

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 6. L'enclos funéraire B5.





Fig. 7. Tombes 16 et 15 dans B5.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 8. Bassin fatimide sur tombe abbasside.



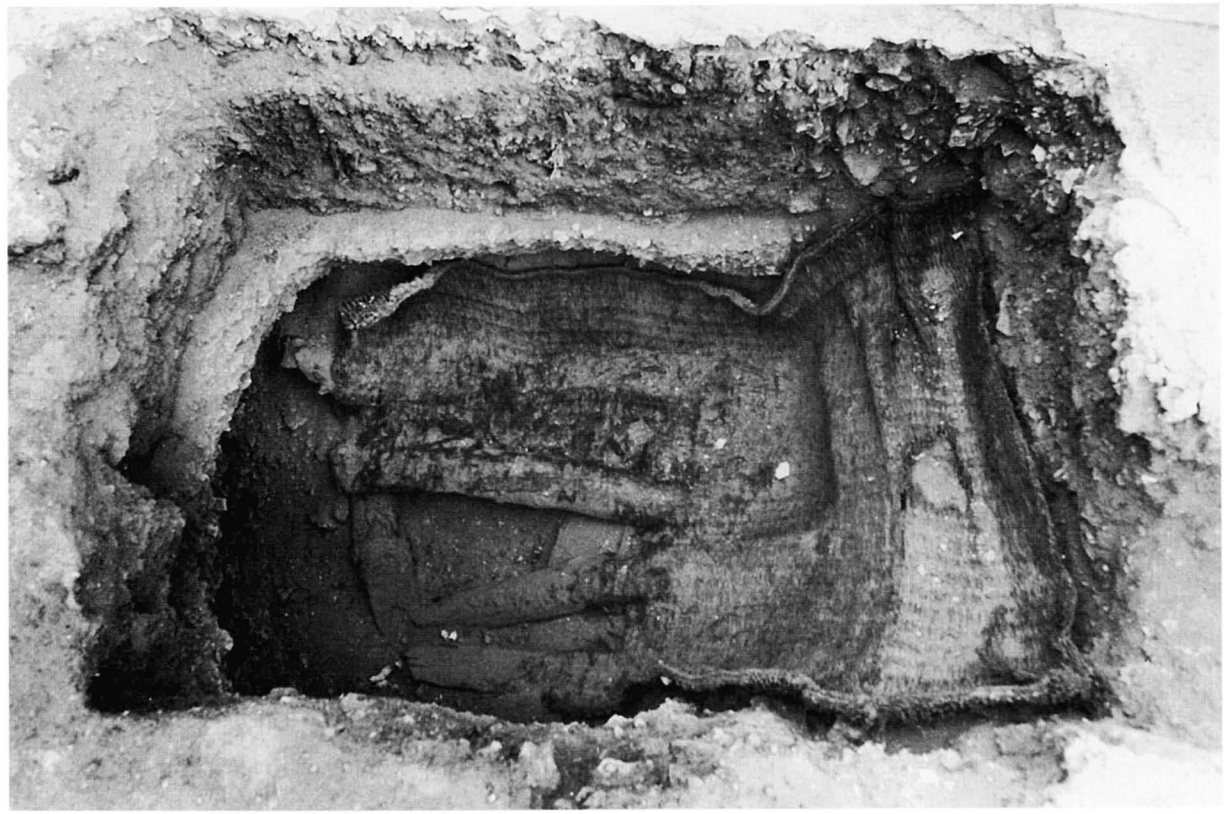


Fig. 9. Tombe 15 dans B5.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 10. Le bâtiment 6.





Fig. 11. Une partie des tombes de B6.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Isṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



Fig. 12. La tombe centrale de B6.



Fig. 13. Escalier de la tombe 22 de B6.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

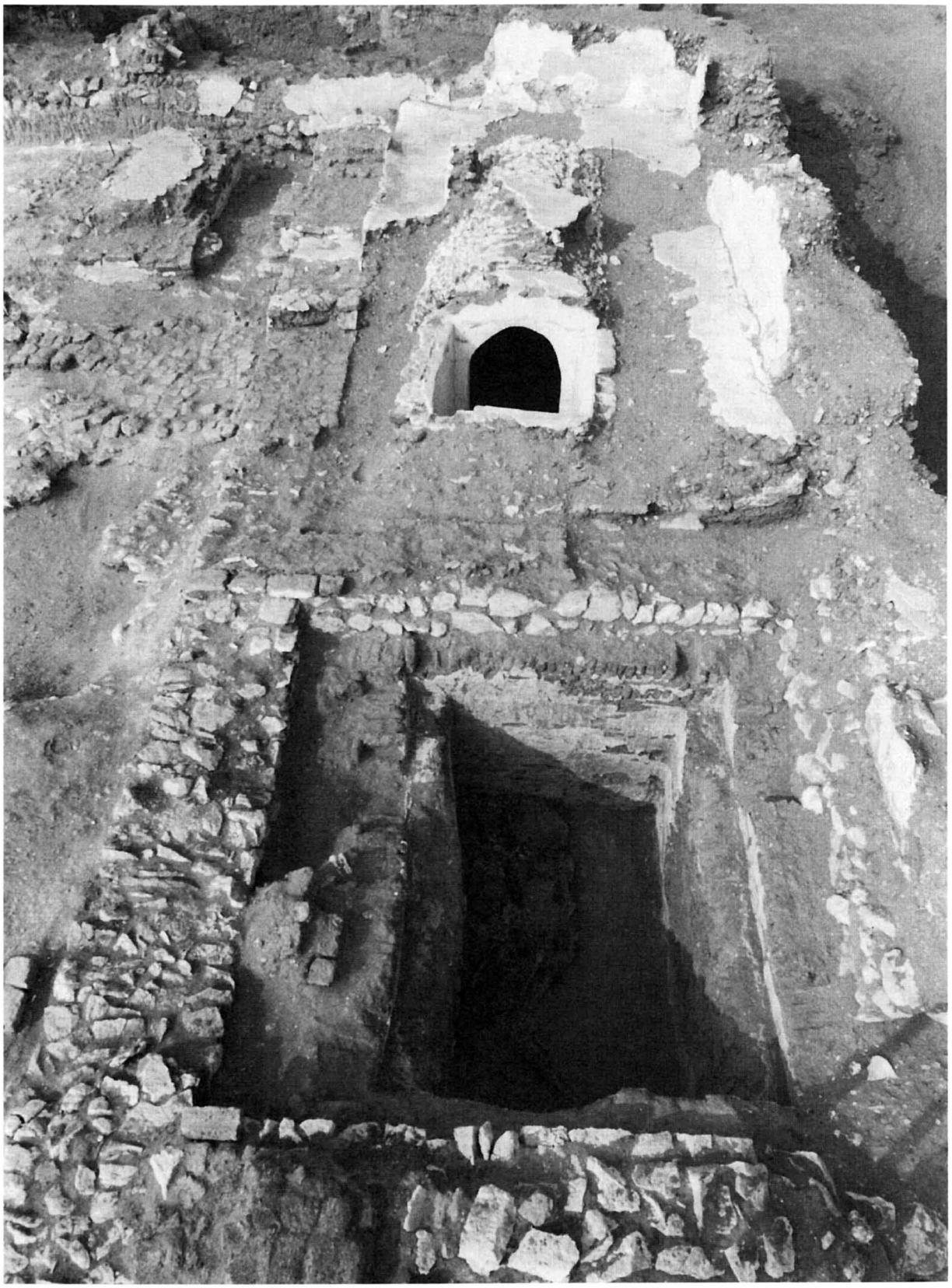


Fig. 14. Tombes 11 et 12 dans B6.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 15. Tombe 11 à couverture de planches.





Fig. 16. Tombe 12 voûtée (B6).

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

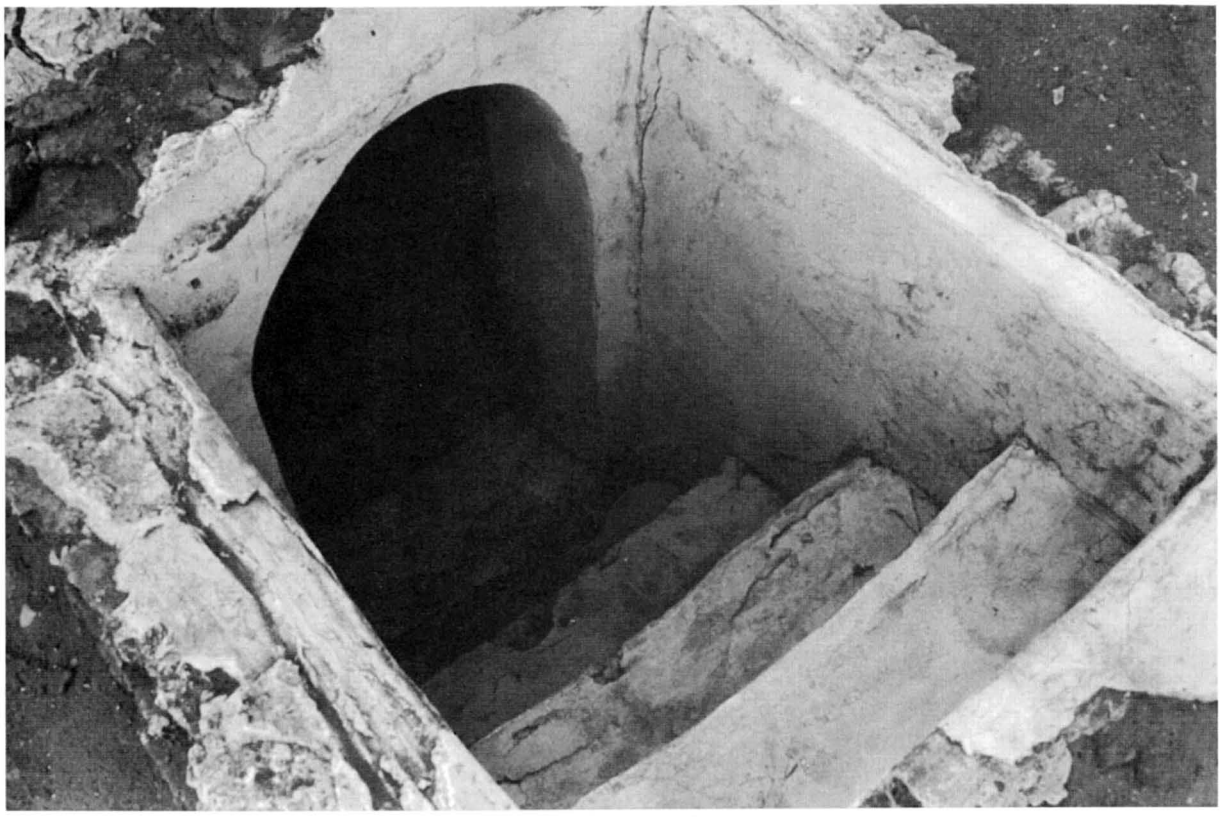


Fig. 17. Escalier de la tombe 12 (B6).

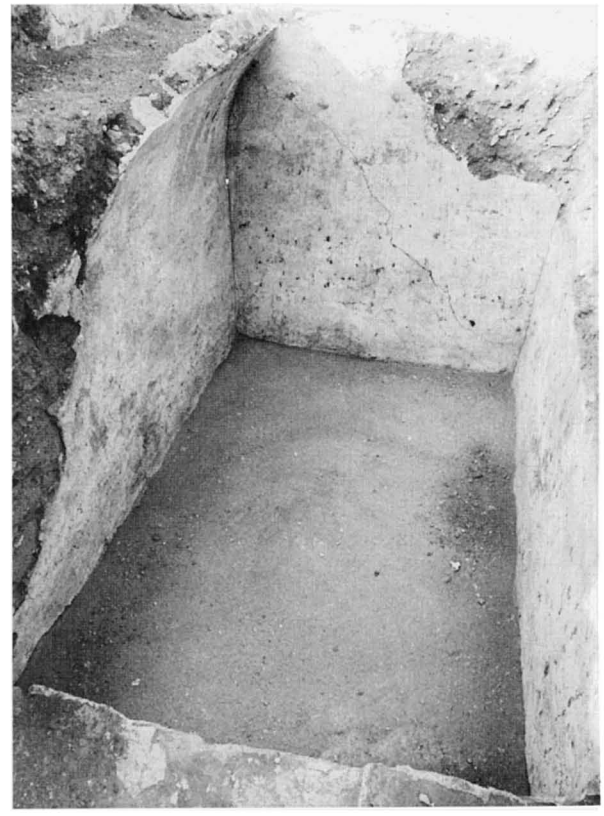
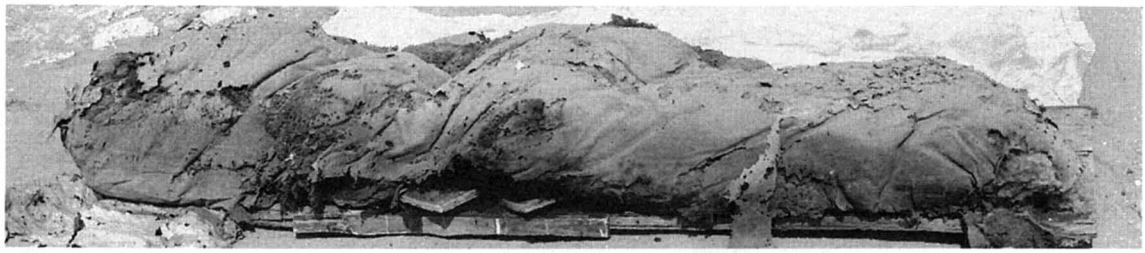


Fig. 18. Exemple de tombe voûtée (tombe 24 de B6).

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 19. Le mort de la tombe 12 (B6).



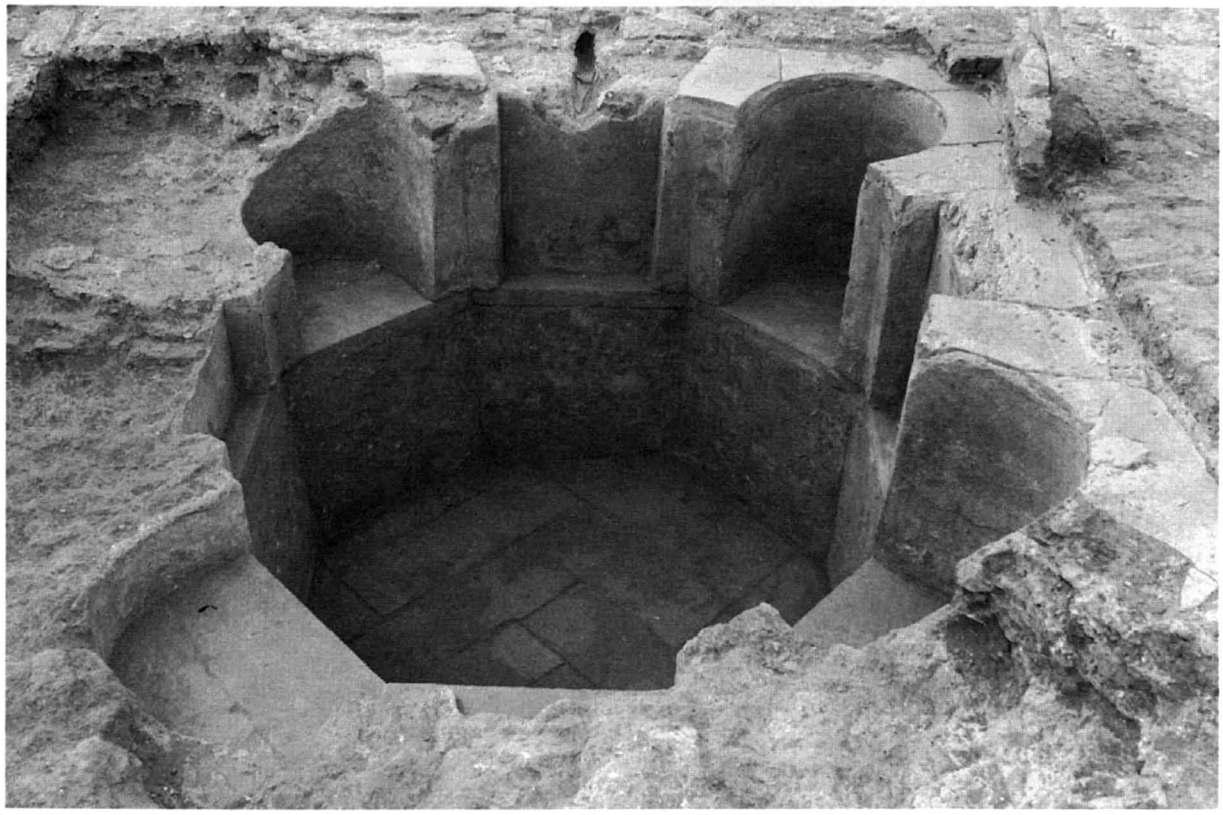
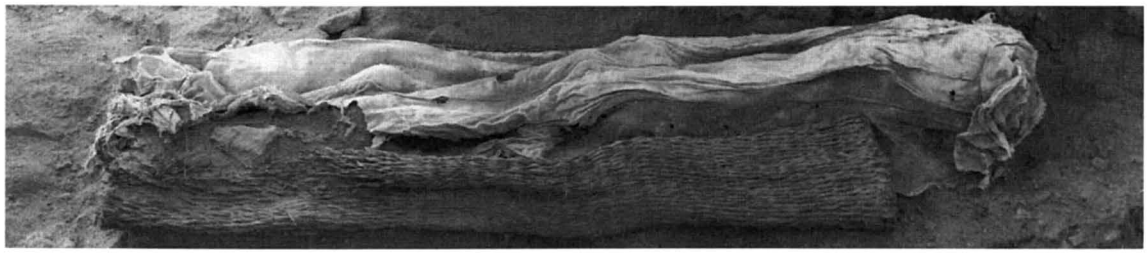


Fig. 20. Bassin fatimide de B6.

Fig. 21. Tombe 10 contre B6.



© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 22. Empreintes de briques dans un enduit (B6).

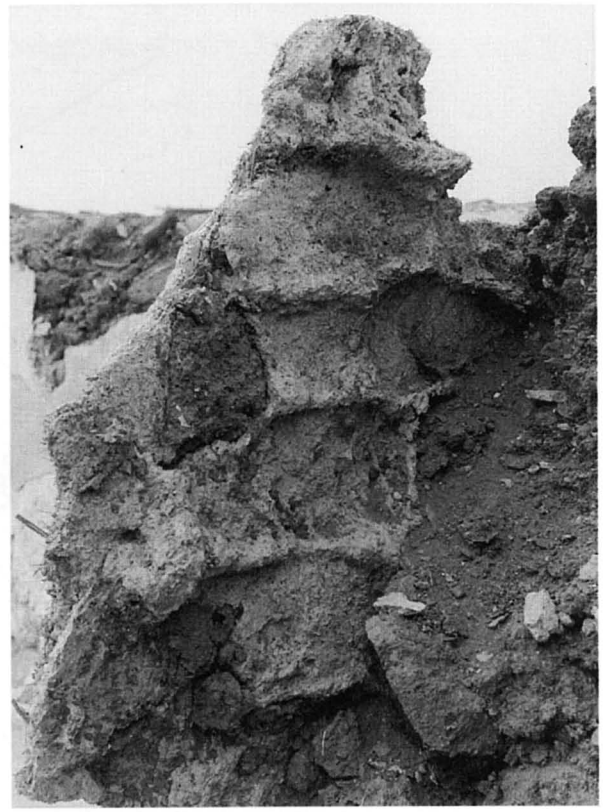




Fig. 23. L'aqueduc omeyyade et celui du IX^{e} siècle.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

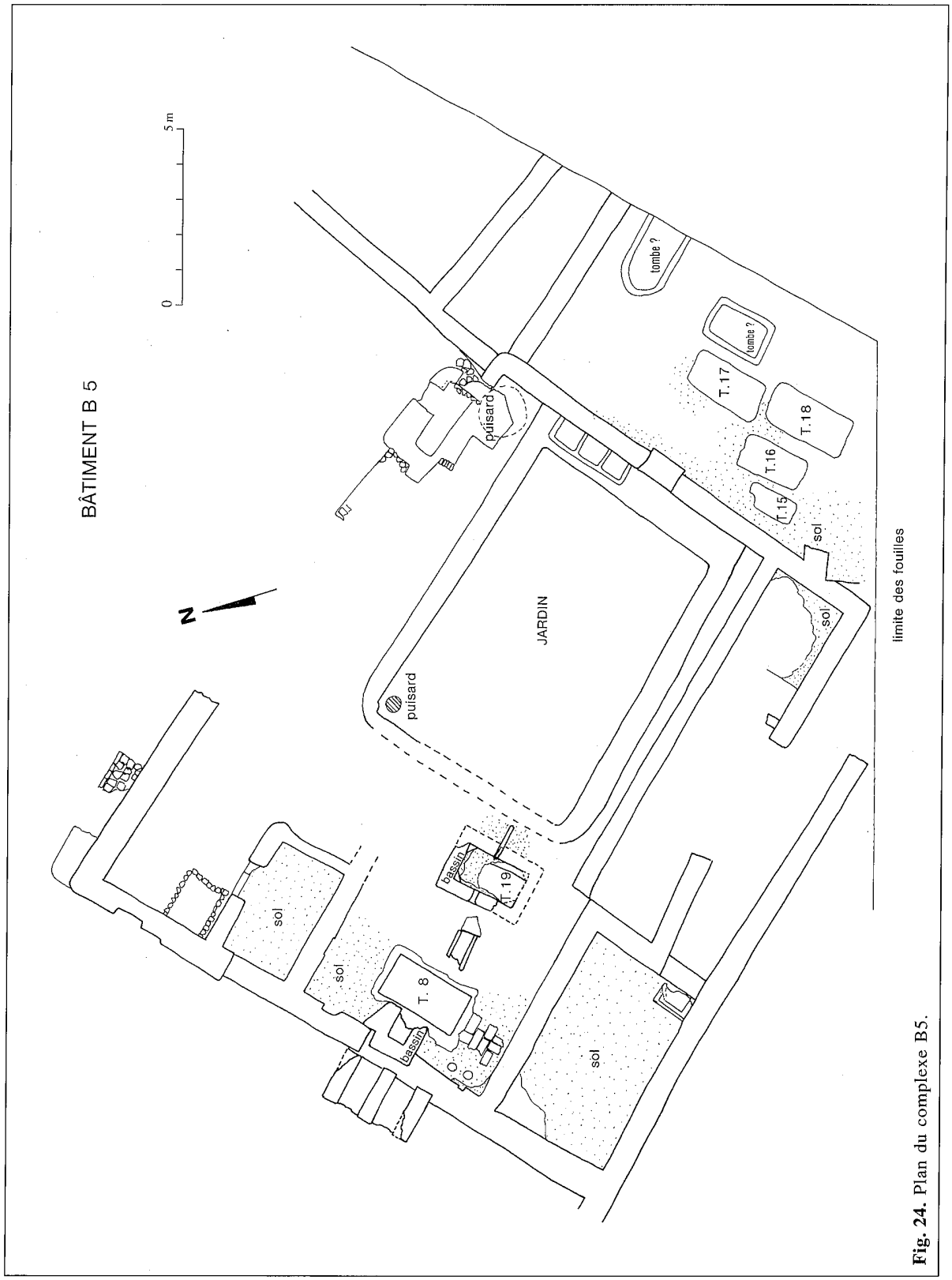


Fig. 24. Plan du complexe B5.

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Iṣṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

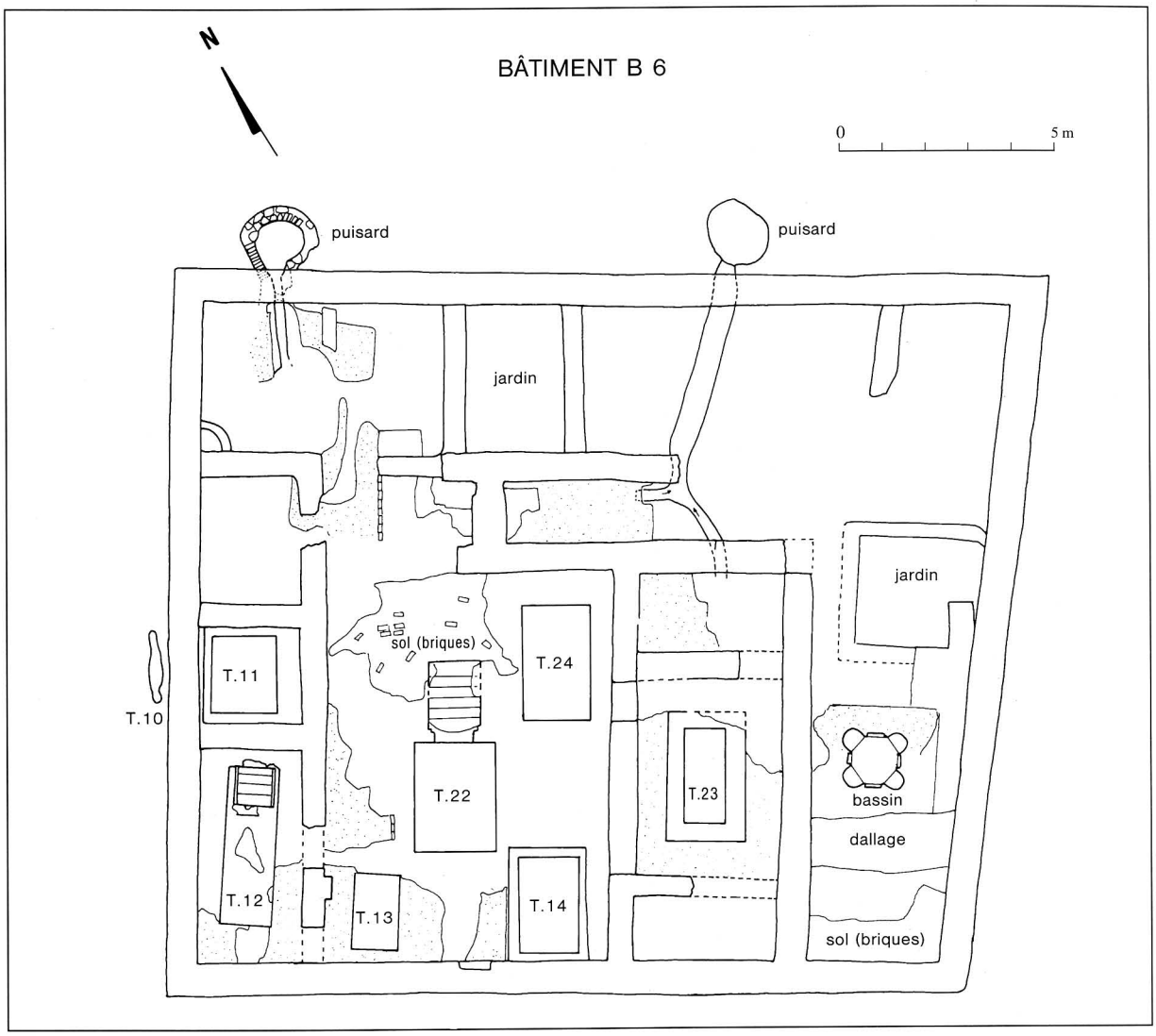


Fig. 25. Plan du complexe B6.

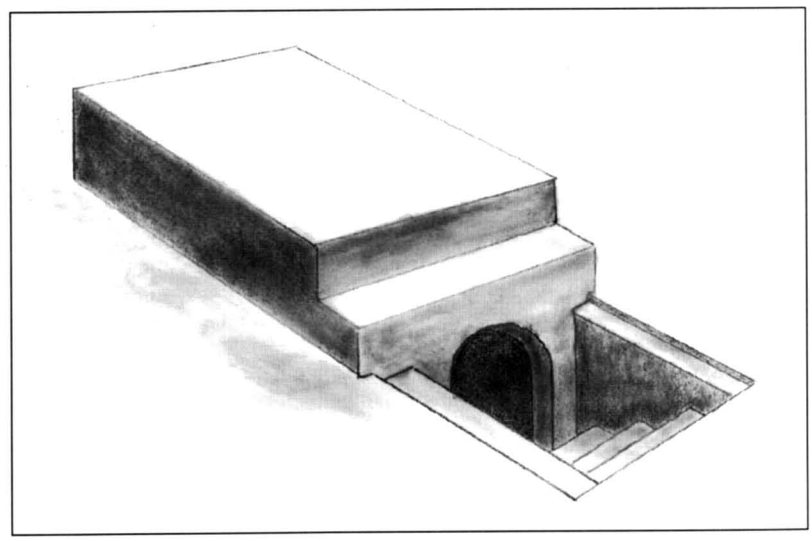


Fig. 26. Reconstitution de la tombe 12 (B6).

AnIsl 28 (1995), p. 1-27 Roland-Pierre Gayraud, Sophia Björnesjö, Philipp Speiser
Isṭabl ʿAntar (Fostat) 1992. Rapport de fouilles.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net